

PRIX MOSELLY 2003

Le coq et la perle

par Didier SARRASSAT

Il avait plu toute la nuit. Déjà, l'aube vaporisait son petit lait sur les mirabelliers en fleurs. Les emblavures dégueulaient leurs trop-pleins mousseux. Au loin, on pouvait percevoir le craquement des crécelles que tournaient les enfants annonçant l'angélus. Ils traversaient le village et réveillaient les endormis mais ils ne passaient jamais dans les écarts ; et comme Léon habitait à plus d'un kilomètre du clocher, juste au creux du rupt, il ne voyait jamais les crécelleurs. Et pourtant, Dieu sait s'il avait "térétté" lui aussi en son temps, quand il était enfant de chœur ! Le coq, que Léon avait baptisé Grosjean, du nom de l'ancien maire, parce que, comme lui, il braillait tôt le matin, courait un peu les poules, et s'avachissait le restant de la journée, le coq donc, lança sa beuglante matinale. Comme l'ancien maire, il vieillissait, s'enrouait et engraissait. Il était l'unique animal que Léon avait conservé, tout simplement parce qu'il n'avait jamais réussi à lui tordre le cou. De toute façon, en ce Samedi Saint, les enfants avaient annoncé l'heure avant le coq.

Léon avala son café brûlant, se versa deux doigts de mirabelle dans son bol, fit tourner le précieux breuvage et se le glissa dans la gorge en un geste ample et puissant.

Léon sortit, enfila sa vareuse, déposa son béret sur son crâne, tourna sa tête à droite puis à gauche, deux fois. Le béret, qui n'avait jamais été lavé, glissa, se positionna sur les oreilles, et se cala tout seul sur son crâne lisse. Léon était paré pour la journée. Il grimpa sur son tracteur, un antique Massey-Fergusson qui n'avait plus tiré une charrue depuis plus de dix ans, et qui crachotait comme un catarrheux chaque fois qu'il fallait gravir une côte. Et comme Léon habitait au creux du vallon, il fallait toujours commencer par monter. Il en avait craché des volutes de fioul rouge sur ce chemin du plateau le Massey, et encore plus pour remonter jusqu'au village, puisque Grosjean, pas le coq mais l'ancien maire, avait toujours refusé du temps de son mandat, de restaurer le chemin de la ferme. Il avait fallu attendre les der-

nières élections pour que le nouveau conseil municipal, subventionné par l'Europe, rempierre le chemin et le recouvre de tout-venant. Auparavant, la ferme de Léon avait été branchée sur le réseau du tout-à-l'égout. Tout le village était maintenant "aux normes". Et Léon s'était fait fort d'aller chambrer Grosjean, l'ancien maire, pas le coq, au soir de la Saint Jean.

- T'as vu Grosjean, même pas huit mois qu'il est là le nouveau maire, et j'ai le tout-à-l'égout et un nouveau chemin, carrossable.

- Ton chemin, il arrive comme mars en carême, juste à temps pour viabiliser les terrains du rupt, et les mettre en vente. Tu te retrouveras bientôt au milieu d'un lotissement.

- Tais-toi donc charpagnat, maintenant on a un bon maire, voilà tout. Et il est efficace, lui !

- Il sait juste profiter des subventions de l'Europe !

- Tant mieux ! Comme quoi, j'ai bien fait de voter oui à Maastricht, tandis que toi, à l'époque, tu avais fait campagne pour le non.

- Et je le regrette pas. Si l'Europe sert à faire des chemins pour les vieux bouseux comme toi...

- J'en suis fier moi de l'Europe !

- Va donc en faire le tour, va-nu-pieds, et tâche d'y disparaître, comme elle !

- Bougre de peigne-cul, je t'interdis de parler de ma fille. Est-ce que je t'ai demandé pourquoi ta femme est partie, vieux coq sans basse-cour ?

- Voyou !

- Salopaud !

Il avait fallu séparer Léon et Grosjean avant qu'ils n'en viennent aux mains. Chacun des deux ennemis connaissait parfaitement les points sensibles de l'autre, la fille de Léon portée disparue vingt ans plus tôt, et la femme de Grosjean qui, lassée de son infortune, avait quitté le domicile conjugal pour refaire sa vie ailleurs, loin de la Lorraine.

Mais la douleur était néanmoins plus vivace chez Léon. Car si Grosjean savait pourquoi et même où sa femme était partie, Léon lui, n'avait reçu aucune nouvelle de sa fille en vingt ans et il en avait été durement éprouvé. C'est long vingt ans sans nouvelles de son enfant, son unique enfant. Il s'était bien inquiété, au début, avait sollicité la gendarmerie.

- Une jeune fille ne disparaît pas comme ça, du jour au lendemain.

- Elle est partie de son plein gré, avaient rétorqué les gendarmes, et puis elle est majeure.

- Mais elle n'a pas d'argent... Elle aurait pu au moins passer son bac... Tout lâcher à trois mois des examens, c'est ridicule !

- Sans doute, mais on ne peut rien y faire !

Léon avait mené sa petite enquête auprès de ses copines de lycée: elle avait parlé de faire le tour de l'Europe pour profiter de sa jeunesse, mais c'est vaste l'Europe, et par où commence-t-on pour en faire le tour ?

C'était il y a vingt ans, pas jour pour jour, mais presque, fête pour fête, Pâques pour Pâques. Le soir du Vendredi saint, comme il s'inquiétait de ne pas voir sa fille venir à table, Léon avait frappé à la porte de sa chambre. Faute de réponse, il était entré. La chambre était vide, bien rangée, mais vide avec juste un mot sur le lit : "Papa, je ne peux plus supporter de vivre ici. J'aime l'air et les grands espaces, mais pas l'isolement. Ici la solitude me pèse trop. Je vais traverser l'Europe, rencontrer des vivants. Pardonne-moi, papa, je t'aime. Je te promets, un jour je reviendrai".

Léon, abasourdi, venait de recevoir subitement, en plein coeur, une nouvelle qu'il avait déjà imaginée. Mais là,

elle arrivait trop vite, trop tôt, sans préparation. Elle ne cadrait pas avec le calendrier qu'il s'était préparé. Il avait à peine soixante ans. Dans sa tête, sa fille devait passer son bac, poursuivre des études, trouver un métier, puis fréquenter un jeune homme et seulement là, partir. Lui serait alors en retraite. Il s'était donné de cinq à dix ans pour que l'inéluctable se produise. Il se disait prêt à le vivre autour de soixante-cinq, soixante-dix ans mais pas à soixante ans à peine. Et pourtant, s'il ne pouvait le vivre maintenant, n'aurait-il pas éprouvé de plus en plus de difficultés en vieillissant? Il le savait bien Léon, il n'était pas dupe. Il ne se jouait pas la comédie. Il se devait quand même de chercher. Il téléphona au correspondant allemand d'Amélie à Karlsruhe, mais Dieter n'avait eu aucune nouvelle. Léon prit sa plume et écrivit une longue lettre qu'il apporta au professeur d'italien de sa fille pour que celui-ci la traduise. C'est d'ailleurs chemin faisant que Léon perdit la petite perle de cristal de Baccarat, en forme de mirabelle, qu'il avait offerte à sa femme pour leurs dix ans de mariage, et qu'il portait à son cou depuis sa mort. A Lunéville, le professeur d'italien réécrivit dans la langue de Léonard de Vinci la lettre douce amère de Léon. Le professeur s'émerveilla de ce que ce paysan, qui venait de perdre l'être le plus cher à sa vie, écrive une missive si sereine, où ne transpirait pas la moindre once de désespoir, à peine quelques interrogations, douloureuses certes, mais contenues. C'est que Léon s'accrochait aux derniers mots de sa fille : "Je reviendrai. Pardonne moi papa, je t'aime. Je te promets, un jour je reviendrai".

Malheureusement, Graziella l'italienne, pas plus que Dieter l'allemand n'avaient eu de nouvelles d'Amélie et, pour le vieux paysan de Lorraine, Turin resta aussi silencieuse que Karlsruhe.



Alors, il avait vieilli seul, s'habituant à son malheur, à sa solitude et plus le temps passait, plus il se mit à aimer l'absente, mieux il la comprit. Et c'est parce qu'elle avait écrit "Je reviendrai" qu'il saisit combien pouvait être pesant l'air et les grands espaces quand on n'y rencontre plus de vivants. Certes, il avait eu ses bêtes à nourrir, à panser, à traire, mais allez faire la conversation à une vache, allez dialoguer avec des moutons ; même s'ils lui répondaient, ils ne parlaient pas la même langue, et là, il n'y avait pas de professeur pour lui assurer la traduction. Même au lycée agricole de Pixérécourt, on n'aurait pas pu lui venir en aide.

A la retraite, Léon vendit ses bêtes, toutes ses bêtes. Il ne conserva pas un seul clapier de lapins, ni même quelques poules pour sa consommation personnelle comme le font la plupart des paysans. Et à la mort de son chien, il ne le remplaça pas. Il s'habitua à vivre seul, authentiquement seul, comme s'il voulait partager le destin de sa fille, sa souffrance passée. Néanmoins, parce que comme elle, il aimait les grands espaces, il marcha sac au dos, dans la discrétion, il alla à la rencontre des vivants sauvages qui peuplaient la région, il rencontra des chevreuils, croisa des lièvres, écouta des merles, aperçut des sangliers.

Et puis il se passionna pour les vivants du silence. Avec eux, il se sentait en communion avec sa fille. Parfois, en étreignant le tronc d'un arbre, il croyait sentir l'écorce lui dire : "Je reviendrai". Les feuillages des frênes murmuraient : "Je reviendrai". Les glands tombaient des chênes en pleurant : "Je reviendrai". Les muguet agitaient leurs clochettes en chantant : "Je reviendrai". Jusque dans son jardin, l'angélique et la mélisse mariaient leurs fleurs blanches en écrivant : "Je reviendrai" parmi la sauge et le thym.

L'antique Massey-Fergusson refusa de démarrer. Cela contraria Léon dans ses projets. Il quitta le siège transpercé du tracteur, vérifia quelques niveaux, ne trouva rien qui en apparence pouvait empêcher le moteur de tourner. Léon se gratta la nuque, perplexe. Il aurait pu remonter à pied au village, chercher Gilot le vieux mais un Samedi saint, et de si bonne heure, il n'aurait pas trouvé le mécanicien agricole. Léon décida de monter sur le plateau; le tracteur refusait de l'accompagner, tant pis, il irait à pied.

Léon prit son bâton, une musette dans laquelle il glissa une grosse tranche de pain, un oignon, une saucisse sèche, une bouteille de gris de Toul et partit. Il traverserait la forêt par la tranchée onze, celle que les cueilleurs de champignons préfèrent parce que les forestiers l'ont abandonnée peu à peu, et parce que la nature y a repris rapidement le dessus. Sur les traces des anciennes sentes de débarbage, là où la terre a été bien tassée, où la lumière passe et où le vent a balayé l'humus des feuilles pourries, apparaissaient, à chaque automne, les corolles orangées des pézizes

que Léon aimait cueillir et grignoter, en guise d'apéritif, trempées dans la vinaigrette, ou simplement saupoudrées de sel fin, comme pour des radis nouveaux. Après la tranchée onze, il passerait devant ce qui reste d'une cabane de chasse abandonnée car vraiment trop loin des habitations et qu'on ne pouvait plus ravitailler en voiture. Il couperait ensuite à l'ouest pour ressortir en plein champ, entre les deux bras de forêt. C'était l'endroit rêvé, au début de l'été, au crépuscule, pour observer les chevreuils. Il longerait la haie, se faufilerait dans la sente des broutards, suivrait la forêt sur trois cents mètres environ, et repartirait plein nord pour déboucher sur le plateau. De là, il embrasserait du regard la plaine de la Meurthe et rentrerait tranquillement chez lui en marchant sur la crête. Mais en ce Samedi saint, il ne croiserait sûrement aucun chevreuil et les arbres, déjà peuplés de feuilles, lui cacheraient la vue sur la plaine. Peut-être, sur la crête, couperait-il alors directement à travers champs, geste rare chez un paysan que de marcher délibérément dans ses terres, d'écraser ses semis, de fouler ses plantations. Léon n'était pas un paysan comme les autres, sans doute parce qu'il n'avait pas choisi ce métier. Oh, non pas qu'il ne lui plaisait pas; il avait été paysan parce qu'il était fils de paysans, que sa soeur était partie "faire la maîtresse d'école" comme on disait à l'époque, alors lui il avait "fait le paysan". C'était tout simple, naturel, ça s'était toujours fait comme ça, il y avait toujours un fils qui reprenait la ferme derrière son père, il était le fils, il avait repris la ferme. C'était tout. Personne ne s'était jamais posé de questions. C'était comme une loi naturelle, quelque chose d'immuable. Le métier ne lui déplaisait pas mais il n'y trouvait néanmoins aucun bonheur, aucune joie. Il connaissait la terre, les cultures, les bêtes; il savait correctement labourer, semer, récolter, moissonner, traire, nourrir, faire vèler, toutes les tâches agricoles, il les accomplissait de manière rituelle, habituelle, sans jamais n'en retirer aucune joie. Léon avait la trempe d'un artiste, d'un artisan. Il aurait bien aimé décorer les faïences à la main, dessiner le réverbère, peindre les coqs en Saint-Clément, mais, par-dessus tout, s'il avait vraiment pu choisir, il aurait soufflé le verre. Magie des pâtes rouges incandescentes qui prenaient forme par le vide, qui naissaient par le souffle, galbes neufs que l'air caresse et arrondit comme un ventre de femme qu'un enfant à naître embellit... Léon aurait aimé, choisi, ce métier-là : souffleur de verre dans la fournaise des cristalleries à Vannes-le-Châtel ou à Baccarat. C'est sans doute pour cela qu'il avait offert à Rosa, sa femme, la petite mirabelle de cristal que, sans nul doute, il aurait aimé lui avoir fabriquée.

Léon partit donc, tournant le dos au village que les crécelleurs avaient réveillé. Une brume dense flottait sur le plateau. Elle nichait dans les creux des labours comme des cygnes sur leurs couvées. Léon se sentait un peu rouillé. Ses jambes que l'arthrose grignotait, avaient toujours du mal à se mettre en mouvement dans les périodes humides. Il fallait



dégripper tout ça. Finalement c'était peut-être une chance que le Massey n'ait pas voulu partir ce matin. Il faudrait quand même passer chez Gilot le vieux aujourd'hui ; le tracteur reliait Léon au village, il ne lui servait pratiquement plus qu'à ça, mais il lui était devenu du coup essentiel, indispensable. Grosjean, le coq, roi sans basse-cour, qui était arrivé à la ferme on ne savait plus ni quand ni comment, trébucha presque dans ses jambes. Lui aussi devait être arthritique ou goutteux, comme Grosjean, l'ancien maire. Léon chassa de son bâton le volatile. L'oiseau, bancal et revêche, évita la volée d'un coup d'aile hasardeux mais efficace, tituba, et alla se jucher péniblement sur un stère de vieux bois. Léon montait douloureusement, ahanant, suant déjà malgré la fraîcheur et l'humidité. Quand il quittait sa ferme, il devait toujours suer. " Fait suer! Fait suer! " pestait-il intérieurement mais il savait que toute plénitude est une conquête sur la solitude, qu'à toute souffrance succède une espérance, alors, les douleurs ne l'effrayaient plus. Et puis en vingt ans de solitude et d'absence, il avait appris à domestiquer son coeur, il avait acquis la sagesse d'espérer sans attendre, espérer contre toute espérance somme toute. Léon avait maintenant atteint le point culminant de son ascension. Il marchait d'un bon pas, rôdé, régulier. Le ciel, uniformément gris au-dessus de lui, s'éclaircissait à l'horizon, chatouillé par les premiers rayons du soleil. Les ronces et les taillis s'égouttaient. Quelques rouges-queues, curieux, s'ébrouaient en sortant des buissons. Cette pluie nocturne avait tout nettoyé. Les pétales sur les mirabelliers brillaient d'un éclat virginal. Les pousses des blés luisaient d'un vert intense. Les bourgeons des arbustes pointaient, roses de bonheur et gor-

gés de sucre. Bientôt les jeunes chevreuils innocents viendraient les brouter jusqu'à l'ivresse. Léon atteignit la forêt, s'y enfonça soulevant à son passage une haie d'honneur de passereaux. Cette veille de Pâques, à nulle autre pareille, enfantait la liesse. Le vent dissolvait maintenant la grisaille, le soleil diluait les brumes sur les labours, préchauffait les graines comme un four. Le monde pouvait chanter et le bonheur pousser. Léon déboucha sa bouteille de gris, s'en offrit une bonne lampée, entama sa saucisse, l'accompagna d'une bouchée de pain et d'une rondelle d'oignon. C'était bon.

Après la pause casse-croûte, il reprit sa marche. La terre noire lui collait un peu aux chaussures. Quand il ressortit de la forêt, le chemin carrossable baignait sous un ciel tout bleu. Cette journée sortait de l'ordinaire. Léon, sans savoir pourquoi, se laissa entraîner par ses pas. Il ne repartit pas vers sa ferme par le chemin de crête, il ne traversa pas non plus le champ labouré mais piqua au sud. Comme il s'interrogeait sur cet itinéraire qui ne lui était pas habituel, il s'entendit murmurer : "par le village je reviendrai". Maintenant, il marchait d'un pas ample et souple vers le village. Quand il l'atteignit, il se dit qu'il pouvait bien joindre l'utile à l'agréable et se rendit chez le mécanicien agricole. Gilot le jeune le reçut, l'informa que son père était au café... s'il voulait le voir... que de toute façon, il lui parlerait pour son tracteur. Léon remercia. Comme onze heures sonnaient au clocher, Léon se dit qu'après tout, il pouvait bien aller prendre un verre lui aussi; il expliquerait ainsi de vive voix au père Gilot son problème. Gilot le vieux, attablé au fond de la salle en compagnie du sagard et du menuisier fit signe à

Léon de s'approcher. Salutations d'usage. Le sagard venait arroser sa retraite. Il avait raccroché ses scies et sa tronçonneuse quelques jours plus tôt. Gilot le vieux était, lui aussi, en âge de toucher une pension mais il continuait encore un peu, pour aider son fils, disait-il, mais Gilot le jeune n'avait guère besoin de l'aide de son père, sauf, peut-être pour aller réparer les vieux Massey-Fergusson des retraités qui ne voulaient plus investir et pour lesquels on ne trouvait plus de pièces de rechange! Le menuisier exerçait encore.

- Et vous Léon, dit le sagard, ces Italiens vous les avez vus ?

- Des Italiens, quels Italiens ?

- Un jeune couple, paraît qu'ils viennent s'installer ici.

- Et où ça donc qu'ils vont s'établir ? demanda le menuisier.

- Oh, mais ça pourrait être tes voisins, dit Gilot le vieux en s'adressant à Léon, il paraît qu'ils veulent bâtir au bord du chemin du rupt.

Léon se grattait la nuque, pensif

- Qui c'est qui t'as dit ça ? demanda-t-il à Gilot.

- Ça, se sait à la mairie. Tiens, voilà le maire qui rentre, demande-le lui donc.

Le premier magistrat, l'air soucieux, salua poliment, chuchota quelques mots à l'oreille du cafetier qui, d'un mouvement de tête discret, lui désigna la table de Léon. Le dos voûté, le maire s'approcha. On lui fit une place. S'adressant au menuisier, le maire demanda:

- Raoul, tu peux me faire un beau costume en chêne ?

- Malheur ! Pour chez toi ?

- Non, dit le maire, pas pour chez moi... mais c'est tout comme... et c'est urgent.

Et après un temps d'hésitations, comme les autres attendaient de connaître le nom du mort, il ajouta :

- C'est pour Grosjean, mon prédécesseur. Il est tombé dans son puits. Mais pour l'instant inutile de le créceller dans tout le village.

Léon, du coup, jugea qu'il était incongru de demander au maire des informations sur ces fameux Italiens. Le menuisier avait maintenant un travail urgent à accomplir. Il se leva. Le sagard et Gilot le vieux en firent autant. Léon leur emboîta le pas. C'était toujours difficile de se remettre en route après une longue marche et une courte pause.

Devant le café, Léon exposa sommairement son problème à Gilot qui promit de venir ausculter son tracteur. Léon repartit vers sa ferme. Il était fatigué mais surtout, il était devenu soucieux. Journée curieuse: de la pluie, une panne, du soleil, de la joie, un mort (et cette mort-là était elle à ranger au rayon des mauvaises ou des bonnes nouvelles ?) et puis de nouveau des soucis avec ces Italiens. Heureusement, pour rentrer chez lui, Léon n'avait plus qu'à descendre, la fatigue ne viendrait pas l'accabler en plus. La disparition de Grosjean l'ancien maire ? C'était la vie puisque la mort en fait partie. Un tracteur en panne ? Ca se répare. Le ciel ressemblait toujours à une mer étale, sans vannes, d'un bleu tendre, infini. Belle journée, belle veille de Pâques. Léon descendait. Des fragrances de violettes lui caressèrent le visage ; il ne voyait pas encore les fleurs timides cachées sous les herbes plus hautes. Léon savait simplement qu'elles étaient là, et il s'en réjouissait. Il avait presque atteint le rupt. Un rire, et une voix d'enfant, émerveillée, le surprirent. Mais il n'en comprit pas la langue.

- Guarda papa, la bella perla che ho trovato!

- Bellissima, Rosa mia!

Léon franchit le petit pont sur le rupt, marcha vers sa ferme. Un jeune couple devisait, paisible, devant sa porte. Un garçonnet arrachait à un vieux coq mort une longue plume aux reflets verts. Entre le pouce et l'index d'une fillette éblouie, miroitait au soleil une petite perle de cristal en forme de mirabelle.

- Rosa, Leonardo, dit la femme, venez, je crois que voila votre grand-père.





Dès sa naissance, le 8 mai 1959, à Lunéville, ville de garnison, Didier Sarrassat développe une allergie au son du clairon et au bruit des armes qui le conduira à objecter à l'armée en 1981.

Très engagé dans les mouvements d'action catholique rurale, Didier Sarrassat, par ailleurs membre fondateur du syndicat SUD en Lorraine, a aussi animé, pendant quatre ans, une émission de radio hebdomadaire d'une heure sur "Clin d'Oeil FM" . Il a écrit de nombreux articles pour la presse

militante mais aussi des poèmes et des contes.

En 2001, son premier roman "*Le miel de la lune*" obtient le prix littéraire "Plume de Vair" attribué par la mairie de Mandres-sur-Vair et la fédération départementale des foyers ruraux des Vosges. A travers l'amitié entre deux enfants, Didier Sarrassat dépeint avec tendresse humour, et parfois férocité, le monde rural d'après mai 68.

En janvier 2003, Didier Sarrassat écrit, pour la chorale lunévilloise des Croissants d'Or, le spectacle de l'opérette oratorio "*Les cloches de Cornelune*", spectacle joué et chanté de nombreuses fois en Meurthe et Moselle.

En octobre 2003, Didier Sarrassat obtient le troisième prix, dans la catégorie "Lettres imaginaires" du concours de correspondances des Sévignales de Vitré, la ville de madame de Sévigné en Ille-et-Vilaine pour ses lettres intitulées "Le crabe et la comète".

En décembre 2003, avec "*Le coq et la perle*", Didier Sarrassat se voit décerner le prix Moselly récompensant le meilleur conte ou nouvelle d'inspiration lorraine.

Didier Sarrassat prépare actuellement la rédaction d'un deuxième roman ayant toujours pour cadre la campagne lorraine.

Exerçant la profession de chargé de clientèle à La Poste, Didier Sarrassat est marié et père de trois enfants.

**Son roman "*Le miel de la lune*"
est encore disponible chez l'auteur,
11, avenue du Stade, 54300 HÉRIMÉNIL,
au prix de 18,14 €**